

Marie de l'Incarnation, écrivaine Extrait

Number 309, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79207ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(2015). Marie de l'Incarnation, écrivaine : extrait. *Liberté*, (309), 82–83.

DOCUMENT

Marie de l'Incarnation, écrivaine

Marie de L'Incarnation, *Écrits historiques et spirituels*, tomes III et IV, éd. Dom Albert Jamet, Desclée-De Brouwer / L'Action sociale, 1935, 1939, p.172-173 (tome III) et p. 186-187 (tome IV).

Extrait de la Relation de 1633

SI AUPARAVANT j'avais commencé à me mortifier, tout cela ne me semblait rien. Coucher sur les ais m'était trop sensuel. Je mettais tout le long un cilice sur lequel je couchais. Les disciplines d'orties, dont je me servais l'été, étaient si sensibles après en avoir employé trois ou quatre poignées à chaque fois, qu'il me semblait être dans une chaudière bouillante, et pour l'ordinaire, je m'en sentais trois jours durant, puis je recommençais. La douleur en était si grande que je ne sentais pas les charbons, voulant m'en servir après. Je ne laissais pas de me servir d'une discipline de chaînes, mais ce n'était rien en comparaison de la douleur des orties. Je mangeais de l'absinthe avec la viande, et, hors le repas, j'en tenais longtemps dans la bouche, et après en avoir bien goûté l'amertume, je la mangeais. Mais l'on me défendit d'en plus user, parce que cela me gâtait l'estomac. J'avais si fréquemment la haire et le cilice sur le dos que cela s'était tourné en habitude. Si je voyais quelqu'un s'amuser à des choses vaines et qu'ils me voulussent amuser avec eux, je me dérobaï doucement et allais au grenier me discipliner, car il m'était impossible de goûter aucun plaisir en quoi que ce fût du monde, quoique je tâchasse de satisfaire chacun, et de ne point me rendre difficile ou incommode. Ceux que je fréquentais ordinairement n'eussent jamais jugé que je me fusse arrêtée à tous ces exercices de mortification; c'eût été assez pour leur faire croire que j'étais une folle; aussi me donnais-je de garde qu'on ne s'en aperçût. La longueur du temps à coucher sur le

IL PEUT sembler audacieux de considérer comme littérature la prose mystique d'une ursuline du XVII^e siècle. Pourtant, les Relations de Marie de l'Incarnation possèdent une force littéraire indéniable. Celles-ci, tout comme sa correspondance, permettent au lecteur contemporain d'y voir beaucoup plus que de simples documents historiques.

La Relation de 1633, écrite à Tours, le fut à la demande du

père de La Haye, recteur du collège d'Orléans. Quant à celle de 1654, Marie de l'Incarnation la composa sur ordre de son directeur, le père Jérôme Lalemant, mais aussi pour répondre aux demandes répétées de son fils. L'ursuline n'avait pourtant pas besoin d'exigences extérieures pour se servir de sa plume; elle aurait en effet écrit environ 13 000 lettres à divers destinataires au cours de sa vie de religieuse. **L**

bois avec le cilice me macéra si fort la chair, du côté où je me couchais, qu'il devint insensible, en sorte qu'en me touchant je ne me sentais pas. Cette mortification est la plus pénible que j'aie jamais faite, car la dureté du bois et la pesanteur du corps faisaient entrer le crin dans la peau, en sorte que je ne pouvais dormir qu'à demi, ressentant toujours la douleur des piqûres.

Je prenais plaisir à dénier à la nature tout ce qu'elle aimait, et il ne m'était pas possible de me faire du bien en quoi que ce fût. On me disait quelquefois des paroles dures, à cause que je cherchais Dieu. J'écoutais tranquillement tout ce qu'on me disait, et en mon cœur j'offrais tout cela à l'Amour pour lequel je le souffrais, étant bien aise d'avoir cela à lui donner. Après avoir passé le jour en toutes ces peines, j'allais la nuit dans une caverne, où il y avait des bêtes venimeuses, parce qu'on ne fréquentait point en ce lieu-là, mon frère l'ayant acheté pour le faire abattre et s'en servir à son besoin. Je passais là un long temps à prier Dieu, et à faire

de longues et fortes disciplines, après lesquelles je m'allais coucher sur mon ais ou sur une balle de marchandise. Je prenais fort peu de repos à cause des diverses affaires du logis, mais cela ne me donnait aucune incommodité, et je n'en fus jamais malade, mais je sentais une nouvelle vigueur s'augmenter en moi pour faire toujours davantage et l'Esprit me poussait sans cesse à embrasser de nouvelles mortifications. J'eusse estimé le jour perdu pour moi, lequel se fût passé sans souffrir.

Extrait de la Relation de 1654

APRÈS cette opération de Dieu dans mon âme, je fus plus d'un an que l'impression du Sang de Notre-Seigneur demeura attachée à mon esprit par une nouvelle impression de ses souffrances, et sans cesse mon âme recevait de nouvelles lumières, qui me faisaient voir et découvrir les plus menues poussières d'imperfection, desquelles j'étais inspirée de me confesser. Je sentais

mon esprit et mon cœur dans une grande obéissance et soumission à Dieu et je suivais toutes ses pentes. Or, ce n'est pas que j'eusse des scrupules, car je possédais une grande paix; mais ce qui m'était montré être péché et imperfection, cela était en une si grande clarté que mon esprit en était en ce moment convaincu, et j'en parlais à Notre-Seigneur, en lui en présentant l'effusion de son Sang précieux. Mes allées, venues, mon veiller, agir et dormir étaient tout dans cette occupation. Je n'avais pas de besoin de méditer ce que j'avais à faire : l'Esprit qui me conduisait m'enseignait tout cela et me réduisait où il voulait.

J'avais encore quelques affaires temporelles à expédier, desquelles Notre-Seigneur me fit la grâce de sortir. Je n'avais qu'une servante avec moi, ayant congédié quelques autres domestiques, me voulant entièrement retirer de tout tracas, parce que l'attrait intérieur m'appelait à la solitude. En ce temps-là, ne me souciant d'aucun gain temporel, – quoique ceux à qui j'appartenais me provoquassent d'y penser, puisque Dieu m'avait donné du talent pour le négoce et me voulait-on bien faire des avances pour cela, mais mon cœur avait d'autres sentiments et mon esprit d'autres occupations qui lui faisaient préférer la solitude à tous les avantages qu'on me proposait, – je m'habillais ridiculement pour faire croire à tous ceux de ma connaissance que ma fortune était faite dans le monde.

Je n'avais que vingt ans, et mon fils n'avait pas un an. Mon père me rappela chez soi, où ma solitude fut favorisée. Je me logeai au haut de la maison, où, en faisant quelque ouvrage paisible, mon esprit portant toujours occupation, mon cœur parlait sans cesse à Dieu. Et moi-même je m'étonnais de ce que mon cœur parlait ainsi, sans que je le fisse parler par mon action propre, mais poussé par une puissance qui m'était supérieure, qui l'agissait continuellement. Je voyais bien que cette puissance-là provenait de l'impression du Sang précieux et des souffrances

de Notre-Seigneur, mais comme la chose m'était nouvelle, je l'admirais, et cette admiration engendrait une grande estime de la bonté et de la miséricorde de Dieu, qui, abaissant sa grandeur, voulait ainsi se communiquer à moi, qui me voyais la dernière de ses créatures, pour laquelle il avait si amoureusement répandu son précieux Sang. Mais que mon cœur parlât ainsi privément à lui et si éloquemment, ce m'était une chose incompréhensible. Néanmoins, bien loin que je m'y opposasse, je m'y laissais aller et suivais cette pente, qui produisait de plus en plus en moi une haine de moi-même, un oubli de mes intérêts et [de] celui de mon fils et une aversion au monde et à ses façons de faire. J'étais comme la tourterelle mussée dans son nid et dans sa solitude; je ne gémissais que pour les pertes de temps que j'avais faites et non pas pour la perte de mes biens temporels, car j'expérimentais que la bonté et miséricorde de Dieu étaient mon partage et qu'enfin il avait soin de moi. Cela me faisait courir à son service.

Extrait de la correspondance

De Québec, le 3 de septembre 1651

MON très cher fils, [...] Le trentième de décembre dernier, en l'octave de la naissance de Notre-Seigneur, il voulut nous faire part des souffrances et des pauvretés de sa crèche en la manière que je vais vous dire. Une bonne Sœur, ayant à boulanger le lendemain, disposa ses levains, et, à cause du grand froid, elle mit du feu de charbon qu'elle enferma dans le pétrin, afin de les échauffer : son dessein était d'ôter le feu avant que de se coucher, mais comme elle n'avait coutume d'user de feu en cette occasion, elle s'en oublia facilement [...] Or, le charbon, ayant séché le pétrin qui était de bois de pin naturellement onctueux, y mit le feu, qui prit ensuite aux cloisons et aux lambris, puis aux planchers et à l'escalier [...] Notre Révérende-Mère [...] fit un vœu en l'honneur de son

Immaculée Conception. Je ne puis dire absolument quel a été l'effet de ce vœu auprès de Dieu; mais j'attribue à un vrai miracle qu'aucune de nous ni de nos filles n'ait été consommée dans le feu si prompt et si violent. Une femme huronne, très bonne chrétienne, ne s'étant pas éveillée si tôt que les autres, ne trouva point de moyen de se sauver, qu'en se jetant par une fenêtre sur un chemin de neige battue et glacée, dont elle fut si étourdie que nous la croyions morte; mais enfin elle revint à elle, et Dieu nous l'a voulu conserver. [...]

J'avais jeté mes habits par notre fenêtre mais ils demeurèrent accrochés aux grilles du réfectoire, où ils furent brûlés comme tout le reste; ainsi je demeurai nue comme les autres, que je fus trouver sur la neige, où elles priaient Dieu, en regardant cette effroyable fournaise. Il paraissait à leurs visages que Dieu s'était emparé de leurs cœurs, tant elles étaient tranquilles et soumises à Dieu dans le grand dénûment où sa Providence nous avait réduites, nous privant de tous nos biens et nous mettant dans la nudité d'un Job, non sur un fumier, mais sur la neige, à la rigueur d'un froid extrême. Nous étions à la vérité réduites à la pauvreté de Job; mais il y avait cette différence entre lui et nous, que nos amis, tant français que sauvages, étaient touchés d'une extrême compassion, faveur dont ce saint homme était privé. Tous ceux qui nous voyaient, fondaient en larmes, voyant d'un côté notre misère et de l'autre notre tranquillité. Un honnête homme, ne pouvant comprendre comment on pouvait supporter un tel coup sans en faire paraître de la douleur par quelque démonstration extérieure, dit tout haut : « Il faut que ces filles-là soient folles, ou qu'elles aient un grand amour de Dieu. » Celui qui nous a touchées de sa main sait ce qui en est, et ce que sa bonté opéra pour lors dans nos cœurs. Ce sera dans un cahier particulier que je vous le dirai, car je ne parle ici que de l'extérieur et du sensible. **L**